

# ONTOLOGIE, LOGIQUE, ÉTHIQUE, FOI ET RÉVÉLATION

## I. UNE QUESTION ENGLOBANTE À UN TOURNANT DE L'HISTOIRE

### A. *TOURNER ET RETOURNER LA QUESTION.*

Sur quelle *ontologie*<sup>1</sup> fonder l'idéal *éthique*<sup>2</sup> biblique que présuppose, pour s'accomplir et être correctement comprise, la *révélation* évangélique ? Ontologie qui doit en outre aujourd'hui rendre compte de la valeur de la *science*<sup>3</sup>, et par là manifester son accord avec la révélation transcendante de Dieu, advenue historiquement en l'existence juive de l'homme « Jésus » ?

1. Ontologie : terme qu'il faut comprendre comme « science réflexive du réel au plan transcendantal de la pensée » et non pas comme science de « l'être en général », abstraction faite de toute détermination (dans la perspective d'une *philosophie générale*), ni comme science de « l'ens commune » les comprenant au contraire toutes « implicitement et confusément » (dans l'optique d'une *méta-physique* scolastique). Nous utiliserons cependant parfois le terme « métaphysique » au sens de philosophie réflexive de l'être ; donc comme un synonyme d'*ontologie*. Nous faisons ainsi pleinement droit aux critiques kantienne sur l'impossibilité d'une métaphysique qui chercherait à comprendre l'être à partir d'un ou des « étants » donnés comme « objets » à la pensée par l'intermédiaire de la sensibilité perceptive. L'ontologie comprend obligatoirement une *anthropologie* réflexive ainsi qu'une *théologie* réflexive *méthodologiquement* distincte de la *théologie herméneutique* (appelée aussi sacrée ou révélée).

2. Le terme « éthique » doit s'entendre dans son sens le plus large et le plus noble possible, comme un idéal indépassable, englobant les déontologies professionnelles, les « morales » de situation, les valeurs universelles et même les appels « mystiques » et ce que certains appellent des « exigences qui dépassent l'éthique ». (Mais alors le mot « éthique » est pris dans un sens réducteur et limitatif, pour qu'on puisse lui concevoir un « dépassement ».)

3. Il s'agit ici d'abord et principalement (sur le plan réflexif) de l'*activité* scientifique et technique en tant que démarche intellectuelle humaine et ensuite (sur le plan de l'interprétation épistémologique) des *résultats* contingents, toujours en instance de développement et de validation, marqués par le *moment* historique de cette activité.

Autrement dit, quelle *ontologie*, fondée de façon méthodologiquement autonome, permet au mieux de manifester l'intelligibilité de la *révélation* évangélique et d'offrir une base théorique à l'*éthique* biblique, « divinement<sup>4</sup> » justifiée par le *fait* même de cette révélation qui s'inscrit en elle, tout en intégrant aujourd'hui l'acte scientifique et technique de l'homme dans le monde ?

Autres formulations encore. Quel *système ontologique* peut rendre compte, *selon des lois*, de l'expérience existentielle intégrale des hommes, selon leurs relations à autrui d'abord, avec autrui au monde ensuite, et ensemble à Dieu ? Expérience prenant consistance dans le devenir de leur être historique et requérant un accomplissement définitif au-delà de l'Histoire ; *expérience* dont témoigne avec une justesse éminente la longue mémoire d'Israël et *accomplissement* à l'ignorance duquel nous ne sommes nullement condamnés, mais dont nous pouvons prendre connaissance en étudiant l'action de Dieu révélée dans la vie et la personne de Jésus, en l'histoire d'Israël.

Quelle *ontologie* peut rendre compte, selon un système de lois cohérent, d'une réalité humaine, qui d'une part est en accomplissement d'elle-même par l'invention d'un *savoir* pour s'approprier le monde et par l'adoption d'une règle *éthique* pour diriger son existence sociale, et qui d'autre part, pour espérer dépasser les limites présentement constitutives de ses savoirs et de son éthique, peut déjà *adhérer* à l'action d'une Transcendance divine, qui s'engage au travers de la personne de Jésus, pour l'achèvement de son avenir par-delà l'Histoire ?

L'homme, s'il ne veut pas s'interroger de façon trop partielle sur l'existence humaine, se doit d'unir, sur la base d'une *ontologie* organisée, trois composantes de sa vie : sa *connaissance*, sa *morale* — conçue tant en un langage rationnel<sup>5</sup> philosophique qu'en un langage fiducial religieux — et sa *foi en une révélation* transcendante. En effet son savoir, son éthique et son espoir d'un futur accompli émanent<sup>6</sup> assurément d'une disposition ou d'une constitution ultime et dernière de la Réalité, d'une structure organisée et nécessaire du Réel. Sur la base d'une telle structure ontologique peut seulement en effet s'accomplir dans l'Histoire une révélation de Dieu à l'homme et sur une juste intelligence d'une telle structure peut seulement se construire dans le temps une juste adhésion à cette révélation de notre « Au-delà de l'Histoire », transformatrice déjà de notre Présent historique.

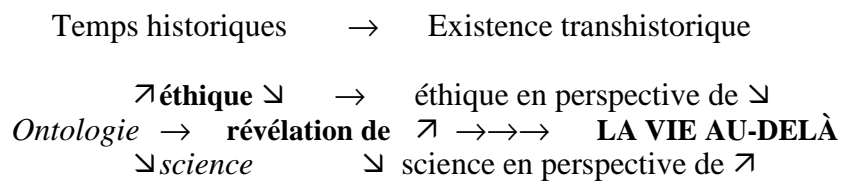
4. Divinement : non que la justification soit un *discours* justificatif de *nature* divine, mais en raison de l'origine divine particulière de ce « fait », qui équivaut à une justification, pour celui qui saisit la nature des relations existentielles de ce fait au judaïsme.

5. Rationnel : le mot est ici pris en son sens restreint ou partiel limité en l'occurrence à la pensée réflexive et non en son sens plénier comprenant les cinq méthodes de connaissance, distinctes et solidaires, de la conscience.

6. Émaner : terme peu adapté, parmi d'autres également inadéquats : dériver, procéder, se fonder sur, s'expliquer par, etc.

Six termes sont donc ainsi liés entre eux, selon des relations complexes, dans la question, non pas première, mais plus ou moins synthétique, que nous portons tous, au moins implicitement, sur notre existence humaine, à la fois quant à son origine et quant à sa fin ultime : « ontologie », « éthique », « science » et « révélation », ainsi que : « histoire » et « au-delà de l'histoire ».

Visualisons les rapports entre les termes de notre question :



L'intelligibilité de cette question ou sa « rationalité » au sens large et plénier de ce mot<sup>7</sup>, c'est-à-dire suivant le concept de rationalité intégrale dont la conscience est capable, peut être abordée par deux voies : l'une rationnelle au sens restreint, mais courant de ce mot, de nature philosophique et réflexive ; l'autre de nature fiduciale, en langage de révélation. Cette seconde démarche est, elle aussi, adéquate en sa forme à la conscience humaine, si l'homme qui l'utilise sait aussi *réflexivement* en quoi elle consiste exactement en tant que conduite humaine. Mais sans la *réflexion*, la foi en une « vérité révélée », même authentique, peut être plus ou moins gravement aliénante et partant contraire à Dieu.

L'ontologie et sa réalisation éthique peuvent donc être, en un premier temps, tantôt « rationalisées » philosophiquement, tantôt « fiduciales » religieusement, c'est-à-dire qu'elles sont exprimées, en une première phase historique, tantôt en un langage « auto-didacte » de découverte et d'invention humaine, partiellement ou totalement ignorant de l'initiative divine qui est à la racine de la pensée humaine — ignorance due au fait que la pensée humaine se clôt illusoirement sur elle-même en se traitant elle-même comme si elle n'était qu'un « objet » parmi d'autres —, tantôt en un langage « théo-didacte » de révélation, totalement ou partiellement ignorant de l'initiative humaine qui produit ce langage de révélation — ignorance due précisément

---

7. Voir la note 5.

à ce que la conscience, qui est de nature fiduciale et ne peut se clore sur elle-même, ne parvient pas à se reconnaître comme telle réflexivement, absorbée qu'elle est en quelque sorte aussi par une « représentation objective » parmi d'autres de Celui qui la crée telle.

Mais à l'avenir en un second temps, une pensée pleinement réflexive et rationnelle fera droit au fiducial et une conscience fiduciale pleinement intériorisée fera droit au réflexif. En d'autres termes, raison et foi, comme démarches de conscience distinctes avec leurs vérités propres, pourront, sans se confondre, s'accorder entièrement en une intelligibilité de l'être, lorsque celle-ci atteindra sa pleine stature, en reconnaissant au cœur de l'être sa constitution interpersonnelle, relationnelle et partant fiduciale.

Si le développement réflexif de l'ontologie et de l'éthique ainsi que leur actualisation fiduciale ne sont pas encore adéquatement eux-mêmes et pleinement accordés entre eux dans leur distinction, c'est parce que l'un et l'autre sont pour une part encore fortement assimilés au mode objectif et expérimental du connaître et trop imprégnés des schémas et des modes d'explication propres à ce dernier, lui-même trop peu conscient encore de ses propres exigences méthodologiques.

Dans cette question, la science, comme objet de notre méditation, occupe une position à la fois parallèle et dissymétrique, par rapport à l'éthique : *parallèle* en tant qu'elle est une activité soumise à ses propres exigences éthiques de nature intellectuelle et *dissymétrique* dans ses affirmations propres, puisque celles-ci touchent des réalités distinctes et différentes de la conscience, tandis que les affirmations éthiques portent sur la réalité même de l'agir humain réflexivement compris. Dès lors la science, comme mode de connaissance, ne peut nous aider à résoudre notre question, pas plus qu'une invocation de « doctrines révélées ». Nous ne pouvons dans notre étude procéder autrement que par la *voie réflexive* et par la *voie herméneutique*<sup>8</sup>.

Aussi, *d'une part sur le plan réflexif*, ce n'est que très brièvement que nous aborderons les questions de *méthodologie* des sciences et seulement dans le double but de premièrement corroborer la valeur de l'ontologie relationnelle que nous plaçons

8. Cinquième méthode de connaissance qui confronte les affirmations scientifiques et celles « de révélation » à celles de l'ontologie ou de l'anthropologie métaphysique.

au fondement d'une pratique fiduciale de l'éthique et deuxièmement mieux différencier la démarche réflexive et l'engagement fiducial d'avec la recherche expérimentale, et par là les libérer le plus possible de diverses réductions objectivistes. *D'autre part sur le plan herméneutique et épistémologique*, nous n'aborderons aucunement les questions touchant les théories scientifiques, mais seulement celles qui se posent à propos des affirmations que le judaïsme et le christianisme tiennent pour révélées, touchant la nature de l'homme, ses devoirs et ses espérances.

**B. LES COMPOSANTES DE CETTE QUESTION, DIVERSEMENT GROUPÉES ET SÉPARÉES EN DES CULTURES ORIGINALES.**

Cette recherche d'une « *ontologie* » met en jeu premièrement le désir et l'aptitude de tout homme à connaître le Réel, non seulement en ses phénomènes objectifs, mais en son être même, puisque nous en faisons tous consciemment l'expérience, à des titres divers suivant les diverses cultures dans le temps et l'espace. Au foyer de la culture occidentale, les principaux initiateurs de cette démarche de connaissance, *réflexive* dans son essence, qui depuis vingt-cinq siècles s'épanouit en affinant sa méthode, furent les Grecs. La *philosophie*, dont l'*ontologie* est le cœur, est marquée, tout comme les *sciences et les mathématiques*, par l'héritage du génie grec.

Cette question met en jeu deuxièmement la prise de conscience d'une exigence éthique universelle et son élaboration pratique. Au cœur culturel de la tradition occidentale, les principaux initiateurs de l'idéal éthique, qui depuis trente siècles s'épanouit en développant ses implications, furent les Hébreux d'abord et ensuite les Juifs, leurs descendants. La morale et le sens de la justice sont marqués par l'héritage du génie juif.

Cette question considère en troisième lieu le fait évangélique, dans le contexte de l'éthique juive, c'est-à-dire la *révélation* de Dieu en la personne de Jésus, ainsi que le dévoilement des rapports qu'Il veut avoir avec les hommes en vue de l'achèvement pour eux de son œuvre divine de communication d'être, de vie et de parfaite existence. En s'appuyant sur la rationalité, marquée de l'esprit grec, et sur l'éthique, formée selon l'idéal hébreu de l'alliance, le christianisme se consacre à porter témoignage du projet divin ainsi révélé.

Mais pour que le témoignage du christianisme s'accorde à la Vérité révélée de Dieu en Jésus, il *faut* que la rationalité philosophique explicitée par les Grecs — puisque c'est cette rationalité-là que le christianisme a *de fait* utilisée, de façon déterminante, pour interpréter théologiquement sa foi en Jésus —, *s'accorde avec la vérité de la création de Dieu*. En effet, il ne *peut* y avoir d'incompatibilité ontologique entre la création et la révélation, toutes deux étant œuvre du même Dieu, et seule une rationalité en accord avec le réel de la création *peut*, avec quelque justesse, servir à manifester l'intelligibilité de la révélation, tant comme réalité advenue que comme message révélé. Mais la rationalité « grecque » répond-elle bien *de fait* à cette *exigence* ? Son éthique notamment, fondée sur une « essence », de soi limitée, prise comme modèle à imiter, peut-elle égaler l'exigence éthique, requise et ratifiée par la révélation de Dieu en Jésus, que l'homme hébreu fonda en la perfection divine infinie : « *Soyez saints, car Moi, l'Éternel, Je suis saint* » (Lv 19, 2).

Par cette triple considération notre question reprend, à propos de l'existence historique de l'Humanité tout entière, mais dans le cadre d'une période bien courte de trois millénaires, la triple interrogation de la philosophie critique de Kant : « Que pouvons-nous savoir ? Que devons-nous faire ? Que nous est-il permis d'espérer ? »

Bien qu'il soit possible de traiter séparément chacune de ces trois questions et de leur donner alors un *début* de réponse, notre propos est de les lier toutes les trois en une seule. Nous estimons en effet que ce n'est qu'en accordant leurs réponses que celles-ci seront satisfaisantes pour chacune. Une *ontologie* de laquelle ne procéderait pas un idéal *éthique* ne pourrait prétendre rendre pleinement compte de tout le Réel, puisqu'elle négligerait le réel éthique. Une *éthique* qui ne reposerait pas sur une *ontologie* serait pour une part étrangère à l'être dont elle prétend être la mise en œuvre. Une *éthique* qui n'ouvrirait pas sur une *espérance* de perfection serait sans force et une *espérance* qui n'achèverait pas une éthique serait contradictoire et injuste. Une *ontologie* qui ne pourrait ouvrir sur une *espérance* de parfait accomplissement ne serait qu'une décevante théorie et une *espérance* qui ne serait portée par aucune nécessité *ontologique* ne serait qu'une vaine rêverie sans fondement dans la réalité. D'une ontologie vraie se dégage une éthique de noblesse et d'une éthique ontologiquement fondée en vérité émane une espérance assurée et garantie, dont la réalisation est l'accomplissement de l'être selon ses nécessités ontologiques constitutives. Il n'y a de réponses satisfaisantes à chacune des trois questions qu'en une intelligibilité unifiée pour toutes les trois. À question synthétique, réponse synthétique.

## II. LES ÉTAPES LABORIEUSES D'UNE NÉCESSAIRE CONVERGENCE

### A. LA DIFFÉRENCE INITIALE ENTRE LOGOS ET ALLIANCE.

D'une part, de *l'ontologie* élaborée sur les bases grecques du primat de l'Unité, posées ou du moins lues dans l'enseignement de Parménide, découle une *éthique* qui, quelles qu'en soient les variantes : platonicienne, aristotélicienne, stoïcienne, ne rejoint pas, malgré ses réelles valeurs, la noblesse de l'idéal biblique juif ratifié de Dieu en Jésus, et n'ouvre pas l'avenir de l'homme sur une espérance très motivante.

D'autre part la conscience biblique juive conçoit son idéal éthique comme une expression de la volonté universelle de son Dieu sur l'homme, et comme une parole directrice et un commandement plus particulier pour elle, dont l'accomplissement ouvre pour elle une espérance dans les bénédictions promises. Malgré la pertinence de cette vue, tant par les réflexions qu'elle autorise pour l'intelligence, que par les motivations qu'elle libère pour l'action, sa formulation des sources de l'éthique et de son lien avec l'espérance, en s'exprimant principalement dans des concepts et des catégories pratiques de la vie psychologique interpersonnelle, n'incite pas directement à rechercher le fondement ontologique de l'éthique et elle tend par là à cantonner l'espérance existentielle dans l'ordre du réel psychologique communautaire, c'est-à-dire dans l'histoire temporelle du peuple et de la concorde à instaurer entre les peuples.

Malgré la différence d'évolution spirituelle entre le monde du Logos rationnel et le peuple de l'Alliance avec Dieu, l'exigence intellectuelle de rassembler les vérités séparées en une vérité plus riche, exigence constitutive de l'esprit humain, peut déjà se montrer opérante à ce stade, entre la pensée grecque et la pratique juive, entre l'ontologie de l'Unité et une pratique éthique relationnelle. Nous estimons qu'elle anima, avec des fortunes diverses, des hommes comme Philon d'Alexandrie, Moïse Maimonide, Baruch Spinoza, Moïse Mendelssohn, Martin Buber ou Emmanuel Lévinas. Et le champ à travailler en ce domaine est encore très vaste et plein de promesses.

Répondre à une telle exigence, c'est, tant de la part d'une philosophie grecque que de la part d'une orthodoxie juive,

rompre avec ce qui serait une affirmation autarcique, donc erronée, d'une vérité propre considérée comme autosuffisante. Mais répondre à une telle exigence, c'est aussi ne renoncer en rien à ce qu'il y a de valable tant dans la démarche réflexive de l'ontologie que dans la pratique relationnelle de l'éthique.

**B. LES NIVEAUX DE RAPPROCHEMENT  
ENTRE LOGOS ET ALLIANCE.**

Théoriquement et schématiquement, on peut dire que l'effort d'harmonisation entre Logos et Alliance peut se déployer selon une double approche intellectuelle. La première s'opère en quelque sorte sur le plan d'une mise en commun de positions *admises comme vraies* qu'on tente d'ajuster l'une à l'autre. Dans un effort d'harmonisation de ce type, entre deux discours estimés vrais tous les deux, le « penseur grec » d'une part et le « sage juif » (ou éventuellement le « théologien chrétien ») d'autre part, peuvent tenter d'accorder par similitude, en une sorte de concordisme, leurs discours ontologiques et éthiques, avec des intentions tantôt de conciliation et de profit propre, tantôt d'apologétique ou de prosélytisme.

La seconde approche se déploie sur le plan d'une recherche approfondissant l'intelligibilité des « vérités » que l'on désire unir. Selon une vive exigence de vérité, jointe à une forte exigence d'authenticité éthique, le Grec, le Juif (ou le Chrétien) peuvent, dans la mesure où ils sont sensibles aux différences, voire aux incompatibilités entre l'ontologie grecque de l'Unité et l'éthique juive relationnelle, rechercher aussi un accord qui n'hésitera pas, pour une part plus ou moins importante, à remettre en question les notions premières de l'ontologie grecque ou à dépasser certaines prescriptions de l'éthique juive (ou à réviser certaines interprétations dogmatiques chrétiennes). Devant des disparités perçues dans leur défaut d'intelligibilité, l'exigence de vérité ouvre sur une invention créatrice dans l'effort de synthèse. Telles sont les hypothèses théoriques sur les niveaux de rencontre entre les formes historiques des composantes de notre question.

Ainsi l'éthique juive — qui peut être considérée en elle-même et à part de la révélation évangélique — et l'ontologie grecque pourraient alors tendre vers un accomplissement d'elles-mêmes, dans une juste convergence qui les entraînerait vers un



« au-delà plus accompli » de ce qu'elles ont déjà réalisé explicitement en telles ou telles de leurs formes historiques.

Ces hypothèses sont les mêmes s'il s'agit d'envisager une rencontre entre les *trois* composantes de l'existence humaine, prises ensemble, au sujet desquelles nous nous interrogeons. En effet la rencontre, inventive d'un accomplissement majeur d'elles-mêmes, entre l'ontologie grecque et l'éthique juive ne s'est pas passée en un dialogue en tête à tête entre elles deux seulement, mais dans le cadre du christianisme principalement, lequel ne peut se situer en marge de l'éthique juive, ni se dispenser de la réflexion ontologique initiée par les Grecs. À quel niveau les rencontres se sont-elles opérées ?

**C. RENCONTRES « DEUX À DEUX » : ACCORD UNILATÉRAL, OPPOSITION RÉCIPROQUE, COMPROMIS D'OPPORTUNITÉ.**

Dans leurs rapports deux à deux, d'une part seule la révélation de Dieu et l'éthique juive s'accordent pleinement en la personne de Jésus, mais sans que la sagesse juive ait reconnu l'objet de son attente messianique dans ce que Jésus révèle de l'œuvre de Dieu. Pour le chrétien, en effet, confesser par le dogme de l'Incarnation que la *personne* de Jésus est, en son humanité juive, de nature divine, c'est affirmer aussi que l'éthique humaine juive, dans l'idéal qu'elle proposait, est ratifiée par Dieu comme adéquate à la révélation de sa perfection infinie. Jésus révélait Dieu d'abord par sa pratique de la Torah. Mais présupposant l'éthique juive, et enraciné indissociablement en elle, le message de Jésus ne se cantonnait cependant pas dans ses limites et ses formes historiques contingentes. Il donnait à cette éthique son sens le plus profond et le plus universel, en dévoilant comme révélation de Dieu l'espérance transcendante sur laquelle elle ouvrait naturellement, du fait qu'elle était la plus juste expression des exigences constitutives de la conscience morale humaine, structurée telle en image de la perfection de son Créateur.

D'autre part, tandis que l'opposition initiale persiste globalement entre l'éthique juive et l'ontologie grecque, la convergence entre la prédication de la révélation évangélique et l'ontologie unitaire grecque ne dépasse guère le stade têtue des accommodements d'opportunité. En un premier temps et en raison du devoir, impliqué dans la mission apostolique des disciples de Jésus, de

faire connaître son message et l'œuvre de Dieu en lui, les témoins de l'Évangile rattachèrent leur prédication à toutes les valeurs éthiques grecques qui, lorsqu'elles s'avéraient compatibles avec celles de l'éthique juive, étaient susceptibles de fournir une terre d'accueil à la révélation de Jésus. En même temps que la prédication chrétienne venait approfondir l'éthique grecque, s'opérait en retour imperceptiblement une *hellénisation* profonde de la compréhension de la révélation évangélique. Cette hellénisation s'accrut lorsque les penseurs chrétiens recoururent à l'ontologie grecque pour rendre compte de leur foi. Pour soutenir notre affirmation de cette évolution, nous renvoyons aux très nombreuses publications sur le stoïcisme des Pères de l'Église ou sur leur inspiration platonicienne, notamment chez Augustin de Thagaste et ensuite sur l'adoption de l'aristotélisme par les théologiens à partir du Moyen Âge. En s'éloignant de l'esprit de l'éthique juive, et de sa conception de l'obligation morale fondée en l'être de Dieu même (Lv 19, 2), la compréhension chrétienne de la révélation de Jésus s'éloignait aussi de la voie de sa pleine intelligibilité.

Durant une première dizaine de siècles, l'intention qui régla prioritairement les rapports entre la révélation, l'éthique et l'ontologie, fut le souci missionnaire *d'implanter* la foi en la révélation de Jésus, aussi fidèlement gardée que possible en sa vérité spécifique, sans *s'interroger critiquement* sur la valeur de vérité de l'ontologie *grecque* et de *son* éthique auxquelles on tentait de *l'accrocher*. Préoccupation pastorale « d'inculturation » qui s'inféoda d'abord au terreau humain que la parole d'évangélisation rencontre. Cette période ne fut donc pas marquée principalement par la préoccupation de chercher la vérité de leur accord avec la vérité révélée, par l'invention, la constitution et la justification autonome d'une ontologie qui d'une part pourrait servir de fondement théorique à l'éthique juive assumée et ratifiée par Dieu en son incarnation et qui d'autre part poserait aussi les bases d'une intelligibilité du message révélé par Jésus au travers de sa pratique *juive* de l'éthique. Au contraire, dans la mesure où le dialogue se maintenait au plan d'un simple *ajustement* des points d'accord, on acceptait même, voire on affirmait comme vérité un certain « déchirement » de l'éthique (morale des commandements, morale des conseils) et on reconnaissait aussi une certaine incompatibilité entre l'ontologie *grecque*, dont on ne discutait pas la vérité propre et qu'on

appréciait même comme « *philosophia perennis* », et la révélation, en affirmant que des vérités de révélation dépassaient la raison et qu'elles étaient pour notre intelligence du Réel, des « mystères ».

**D. NÉCESSITÉ D'UNE RENCONTRE « À TROIS » POUR  
RASSEMBLER TOUS LES TERMES DE LA QUESTION.**

Or pas plus qu'il ne peut y avoir de discordance entre l'ontologie selon son *idéal* de vérité — qui ne s'identifie pas avec la contingence grecque — et l'éthique en sa vérité *idéale* — qui ne s'identifie pas avec sa contingence juive —, il ne peut y avoir de discordance entre une intelligence *adéquate* d'une révélation *authentique* de Dieu à l'homme — qui ne s'identifie pas avec la contingence chrétienne — et la conscience éthique et ontologique humaine.

Il y a donc un devoir tout spécial de chercher une vraie **cohérence intelligible**, et pas seulement un simple *ajustement* souvent partiel, entre l'ontologie, l'éthique et la révélation. Ce devoir peut être motivé par l'assurance qu'un tel effort contribuera à une mutuelle compréhension et estime entre les hommes, dans la mesure où ils y participeront. Ce devoir s'impose au philosophe — qui se sait *grec* à l'origine et donc aujourd'hui interlocuteur du scientifique —, lorsqu'il découvre la vérité de l'éthique juive ou de la révélation évangélique. Il s'impose aussi au croyant chrétien, lorsqu'il veut comprendre la pleine vérité de sa foi et les conditions de possibilité de la révélation qui en est l'objet, ainsi qu'au fidèle de l'éthique juive, lorsqu'il veut fonder rationnellement son idéal de justice et rendre compte de son désir messianique. Mais il ne s'impose pas, au plan individuel et psychologique, à l'homme cultivé qui se satisfait de spéculer sur l'être des *choses*, au croyant chrétien qui se contente de partager et d'étendre les *convictions de son groupe religieux*, au tenant du judaïsme qui se consacre exclusivement à la *pratique gestuelle et rituelle* des commandements bibliques. Un tel devoir, universel en soi, ne devient obligatoire en conscience personnelle que si l'homme individuel y perçoit un *accomplissement de liberté*, car la culture va *au-delà* de l'intérêt pour les choses, la foi chrétienne *au-delà* du militantisme, le judaïsme *au-delà* du rite et des prescriptions de comportements. En cet « au-delà » d'intelligibilité, ils convergent.

Si les options particulières et exclusives de la quête ontologique, de la pratique éthique ou de la confession d'une foi en la révélation évangélique n'impliquent pas d'en rechercher leur intelligibilité unifiée, le devoir pris envers cette dernière engage en revanche aux devoirs particuliers *réunis* de la vérité ontologique, de la pratique éthique et de la confession de foi en leur intégralité, hormis les prétentions de chacune à l'exclusivité, par quoi elles restent éloignées de leur authenticité véritable.

L'effort de recherche pour une vérité unifiée entre des démarches de pensée qui se sont formées séparément mais qui procèdent d'une seule et même réalité humaine, peut donc, dans les faits rencontrer l'opposition de ceux qui se cantonnent en l'une d'elles plus particulièrement, avec souvent d'ailleurs un louable sentiment d'être fidèle à un idéal. Cette fidélité-là, bien que partielle par rapport à l'existentialité humaine totale, et bien que perçue selon son caractère oppositionnel, est pourtant d'une grande utilité et fécondité pour celui qui recherche l'intelligibilité la plus riche de l'existence. Elle le détourne de se satisfaire d'accords au rabais entre elles.

La tentative *d'accorder en profondeur* la révélation jésuaïque et l'éthique judéo-évangélique avec l'ontologie grecque, cette fois discutée, soumise à révision et correction, commence seulement vraiment avec les grands théologiens du Moyen Age, dont Thomas d'Aquin et Duns Scot. Ainsi on peut sérieusement se demander, contrairement aux commentaires classiques, si les deux grandes modifications que Thomas introduisit dans l'aristotélisme, à propos de *l'âme humaine*, comme *possédant l'être en raison d'elle-même* et non en raison de son union à la matière dans le corps, et à propos de *l'acte d'être*, comme **ayant en propre la qualité de se communiquer**, n'engagent pas un véritable bouleversement de l'ontologie grecque de l'Unité, ouvrant ainsi la voie à une véritable reconstruction de l'ontologie à partir de la contradictoire du principe unitaire adopté, certes avec des nuances mais jamais contesté *radicalement*, depuis Parménide.

Aussi en raison des incohérences, des impasses, et des apories de l'ontologie unitaire par rapport à elle-même, des déceptions de l'éthique qu'elle propose comparativement à l'éthique juive et de son inadaptation pour nous donner une intelligence satisfaisante de la révélation de Dieu en Jésus, il y a, pour ceux qui perçoivent ces déficiences, l'obligation morale de se poser

très sérieusement — et de tenter loyalement et fidèlement d’y répondre — la question de savoir *quelle ontologie* remplira la triple fonction premièrement de manifester la pleine intelligibilité du réel ; deuxièmement de fonder l’idéal éthique de la Torah que présuppose la révélation évangélique ; et troisièmement de fournir les concepts intelligibles grâce auxquels nous pourrions accueillir dignement cette révélation et adhérer authentiquement avec reconnaissance, l’espérance comblée, à l’engagement de Dieu pour un parfait accomplissement de l’Homme, sa créature par excellence.

### III. PROPOSITIONS EN VUE D’UNE RÉPONSE PLUS COMPLÈTE ET PLUS COHÉRENTE DANS LA CONVERGENCE

#### A. DÉFINITIONS NOMINALES DES ONTOLOGIES.

Nous appellerons **ontologie unitaire**<sup>9</sup> (ou ontologie de l’Un ou de l’Unité indivise ou encore ontologie de l’indivision) *toute forme de conception de l’être* (implicite ou explicite, religieuse ou cosmologique, indistincte ou différenciée, empiriste ou idéaliste ou de quelque autre nature encore) *en laquelle l’idée de la perfection de l’être, c’est-à-dire de ce qui est parfait dans le Réel, est liée de façon exclusive et réciproque à l’idée de l’Unité, définie par l’indivision et par elle seule*. Puisque l’idée d’Unité y est posée en une forme unique, celle de l’indivision, elle est donc univoque, même si elle peut être assouplie par l’analogie, par la distinction « entre *substance et accident* », et présenter par là de multiples nuances. L’ontologie unitaire ne nie donc pas l’existence d’une multiplicité d’êtres divers, mais elle ne voit en cette multiplicité comme telle aucune « positivité » ontologique, aucun aspect de « *perfection simple* ».

Selon les concepts d’une ontologie de *l’Un indivis*, toute forme de distinction dans l’être, par exemple entre les êtres, est donc inévitablement liée à une forme d’imperfection. Aussi puisque l’idée de relation présuppose celle de distinction, toute forme de relation supposera qu’il y ait imperfection en l’être en

9. On pourrait également dire « **ontologie unaire** » plutôt qu’unitaire, afin de sauvegarder les sens nobles de l’adjectif « unitaire ». Que notre lecteur veuille cependant nous excuser d’attacher à cet adjectif un sens péjoratif. Mais c’est d’abord au contexte sémantique qu’il appartient de le valoriser positivement. Il ne mérite pas de s’imposer sans critique comme valeur indiscutable.

relation, même si, ou plutôt *a fortiori* si la relation est pour cet être un perfectionnement, c'est-à-dire une certaine perfection *ajoutée*. En conséquence sur le plan de l'existence, toute forme de distinction et de relation sera donc niée de ce qui est parfait, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de « distinction » dans ce qui est parfait et qu'aucune distinction ne pourra donc être fondée en ce qui est parfait dans le Réel.

L'idée d'Unité ainsi définie exclusivement par l'indivision implique aussi l'idée d'Unicité. Celle-ci s'oppose en effet, selon une relation conceptuelle de contradiction, à l'idée de pluralité, laquelle implique nécessairement la distinction. L'idée d'Unité, excluant toute distinction en son « champ », exclut donc toute pluralité et par là implique l'Unicité.

Nous appellerons **ontologie relationnelle**, l'ontologie qui prendrait pour fondement, non un postulat *contraire* à celui de l'ontologie unitaire, mais sa *contradictoire* stricte, sans tierce possibilité, et qui poserait *qu'au moins une forme (et non pas toute forme) de relation, et donc de distinction entre les êtres dans l'être, relève ou est liée à ce qu'il y a de perfection dans l'être, c'est-à-dire à l'aspect de perfection du Réel*. Unité relationnelle d'êtres distincts appréciée comme *perfection simple* de l'être et non comme cas particulier d'une *unité d'ordre*. L'ontologie relationnelle est une ontologie *d'unité d'unités en une même* égale perfection. Aussi l'ontologie relationnelle n'est pas un chapitre « complémentaire » de l'ontologie de l'Unité ; elle en est une refonte à la racine.

Selon une relation logique de contrariété ou d'incompatibilité simple par rapport à l'ontologie unitaire, nous aurions eu les deux affirmations suivantes.

Pour l'ontologie unitaire :

**toute relation suppose imperfection.**

Pour son contraire : (impossible en soi, donc inexistant)

**aucune relation ne suppose imperfection.**

Ces deux ontologies ne peuvent être vraies ensemble, mais peuvent être fausses ensemble. Supposons qu'elles le soient, sans toutefois l'affirmer déjà ici.

Si elles sont fausses toutes les deux, alors leurs contradictoires sont toutes deux vraies, et elles relèvent toutes deux de l'ontologie relationnelle. Il s'agit bien sûr d'une appartenance

« nominale » puisque pour l'instant nous nous contentons seulement de définir et non de porter jugement. L'ontologie relationnelle étant définie comme la contradictoire stricte de l'ontologie unitaire peut aussi être la contradictoire de son contraire, car deux propositions ou deux doctrines en rapport de subcontrariété ne peuvent être fausses ensemble mais vraies ensemble et, en l'occurrence, elles le sont nécessairement par hypothèse. Nous avons donc les deux paires d'affirmations contradictoires suivantes, dont les subcontraires, relevant de l'ontologie relationnelle, sont vraies si les deux propositions contraires sont fausses.

1) Pour l'ontologie unitaire :

**toute relation suppose imperfection.**

*Pour l'ontologie relationnelle tenue pour vraie sous réserve de vérification réflexive :*

**au moins une relation ne suppose pas imperfection.**

2) Pour le contraire de l'ontologie unitaire :

**aucune relation ne suppose imperfection.**

*Pour l'ontologie relationnelle tenue pour vraie sous réserve de vérification réflexive :*

**au moins une relation suppose imperfection.**

Donc dans une ontologie relationnelle, il faut distinguer les relations qui sont fondées dans la perfection de l'être et celles qui dépendent de son imperfection, non pas d'une imperfection absolue, mais d'une imperfection attachée à une certaine perfection déjà présente en l'être.

En outre, le terme d'unité n'y est plus univoque mais équivoque. Il a besoin d'un adjectif pour signifier sans ambiguïté, non plus un, mais deux et même trois concepts d'unité.

1) Il y a d'abord *l'unité entitative* ou *unité d'identité* pour laquelle on peut reprendre la définition classique d'indivision, à condition de lui refuser tout lien exclusif avec l'idée de perfection. Elle n'est pas la seule à se rattacher à la perfection de l'être. L'analyse réflexive de l'activité consciente nous amènera à distinguer deux formes concrètes en cette unité nominale définie en un plan générique, à savoir : a) *l'unité entitative d'ipséité* ou l'unité du soi avec lui-même et b) *l'unité d'identité de formalité* ou le caractère commun (communauté) d'une même nature pour plusieurs êtres. Seules ces deux formes d'unité ont été perçues par les philosophes unitaires. Et à partir d'elles seules, ils

ont tenté de rendre compte de la totalité du Réel. Mais la base d'ontologie fournie par ces deux types d'unité était incomplète. De plus ces deux formes d'unité en raison de l'appartenance de leurs concepts à un même genre, celui de l'indivision, ont été méconnues comme différentes dans leur spécificité propre : pour l'une **l'ipséité**, pour l'autre la forme ou **formalité** d'être. Cette assimilation de l'une à l'autre ou plutôt la méconnaissance de leurs différences spécifiques est due à l'ignorance de la troisième forme d'unité, *celle de structure*.

2) Il faut en effet tenir également compte de *l'unité relationnelle ou structurale* qui comporte en sa définition la distinction comme un élément de sa perfection d'être. L'Unité structurale est unité d'unités distinctes et relationnelles entre elles, en même proportion de perfection que les unités d'ipséité ou de formalité. Il y a donc au total trois concepts d'unité : **unité d'ipséité, unité de formalité, unité de structure**.

Conceptuellement, ces trois formes d'unité constituent une unité relationnelle en second, sur le plan du discours, en image de l'unité de relationnalité, existentiellement première, propre à l'être de la conscience, entre consciences.

Dans une ontologie relationnelle, l'idée *classique* d'une unité d'indivision, c'est-à-dire excluant *dans la perfection de l'être* toute relation, distinction et pluralité, est donc dépourvue d'intelligibilité. L'idée d'Unité n'a donc d'intelligibilité qu'en dépendance de l'idée de pluralité impliquée dans le concept d'unité relationnelle. D'ailleurs la définition de l'Unité par l'indivision requiert, pour que cette définition soit possible, l'intelligence préalable de la **division** et de la **négation**, lesquelles sont précisément les « éléments » constitutifs de l'unité relationnelle ou de structure. Or on voudrait, si ce n'est nier l'existence de la relation, du moins lier son existence à l'imperfection, à partir de *l'énoncé formel* de la définition de l'unité comme indivision. Comme si cet énoncé était un point de départ premier et ne reposait pas sur l'intuition préalable de la structure relationnelle !

En outre comment pourrait-on attacher l'unité indivise à la seule perfection, puisque son intelligibilité dans la définition repose sur des concepts dont on conclut qu'ils se rattachent à perfection de l'être. L'ontologie unitaire est pour le moins paradoxale ! Elle fait prévaloir arbitrairement et irrationnellement le



contenu de la définition sur l'activité définissante elle-même ; *elle donne priorité à la formulation de la pensée dans le langage sur l'acte de pensée lui-même.*

L'existence, depuis plus de vingt-cinq siècles, de cet étrange « postulat » ne surprend pourtant pas le philosophe réflexif. Il y reconnaît la difficulté de la pensée à se saisir elle-même dans les nécessités relationnelles de son **exercice** et sa facilité à faire école buissonnière dans les projections objectives closes, qu'elle se donne d'elle-même et du Réel dans le langage.

La naïveté de cette erreur qui dénote à la fois l'innocence et l'impuissance, je veux dire la fascination qu'exerce sur la pensée l'ontologie unitaire spontanée, est comparable à celle en laquelle un esprit jeune se laisse paralyser par le diallèle des sceptiques. Irrationnels étaient les sceptiques par refus rationalisé de la rationalité ; irrationnelle est l'ontologie unitaire par rejet d'une moitié de rationalité au nom de l'autre moitié. Elle s'appuie sur l'intelligibilité en acte, première et nécessaire, de la relation pour définir l'unité comme perfection ; puis s'appuie sur la vérité de cette définition pour rejeter comme imparfaite la réalité nécessaire de la relation sans laquelle il n'y aurait pas eu de définition de l'Unité. Ce qu'affirme donc l'ontologie unitaire est partiellement vrai (est « une part » de vérité), parce que la construction de la définition est valable et cette affirmation est vraie en tant que vérité partielle, car cette définition (dans son énoncé générique) n'est qu'une des formes nécessaires d'unité du Réel ; il y a erreur en tant que cette affirmation se veut vraie exclusivement et prétend que l'unité indivise *seule* révèle la perfection de l'être.

On le voit, l'ontologie unitaire et l'ontologie relationnelle sont entre elles en relation de contradiction stricte.

De cette confrontation, simplement nominale encore, quels enseignements pouvons-nous tirer ? D'un point de vue de logique formelle, c'est-à-dire sur le plan des conditions de validité formelle de la pensée, nous pouvons dire qu'une des deux ontologies : l'unitaire ou la relationnelle, est vraie et l'autre fausse. Mais déjà l'analyse des termes nous fait pencher pour l'ontologie relationnelle. Des deux possibilités que nous offre la relation de contradiction, nous ne retiendrons que celle de la vérité de l'ontologie relationnelle, à savoir : **si l'ontologie unitaire** (*unitariste* : d'unité-indivision) **est fausse, l'ontologie relationnelle** (unité structurale d'êtres indivis, en l'unité d'une

même nature) **est vraie. Et inversement, si l'ontologie relationnelle est vraie, l'ontologie unitaire est fausse.** Ce qui ne veut pas dire, tant s'en faut, que *toutes* les affirmations soutenues dans les systèmes unitaires sont fausses, mais que toutes celles qui y sont vraies, et il y en a beaucoup, sont vraies « incomplètement » et sont organisées en système de façon erronée. Mais d'autre part, la vérité d'une systématisation relationnelle ne met pas de soi à l'abri de l'erreur chacune des affirmations particulières d'une ontologie relationnelle.

**B. ESQUISSE DES PROCÉDURES POUR EXPOSER LA VÉRITÉ DE LA RELATIONNALITÉ DE L'ÊTRE PERÇUE PAR RÉFLEXION.**

En suivant les conclusions précédentes — de pure formalité logique et d'hypothéticité existentielle encore — nous voyons que nous pouvons établir la vérité de notre thèse par deux voies : l'une négative, l'autre positive.

La voie négative est semblable au raisonnement dit « par l'absurde » en mathématiques. Il s'agit en ce cas de montrer selon les exigences réflexives de la conscience, les insuffisances, les apories et les contradictions internes à l'ontologie unitaire, notamment à propos de toutes les tentatives classiques pour résoudre le problème de l'Un et du Multiple en tous les domaines où il se pose : dans l'ordre du devenir certes, mais surtout dans l'ordre **d'une pluralité d'êtres, « indivis et indivisibles en eux-mêmes », mais distincts entre eux en une même nature d'être, tout en formant une unité sui generis par leurs relations mutuelles.** L'existence d'une telle pluralité est particulièrement exemplaire dans le cas de l'homme, de la pluralité des humains, de la relation d'une personne aux autres personnes dans la communauté des hommes, de la relation des hommes à Dieu et de Dieu aux hommes. **Le donné d'expérience relationnel** demande à être compris en son intelligibilité propre. Et celle-ci n'est pas d'un accès immédiat. Les doctrines philosophiques de l'Unité indivise peuvent-elles y répondre de façon satisfaisante, et être en accord avec la manière dont nous sommes *exercitivement* conscients d'autrui ? Nous ne le pensons pas.

La voie positive consiste en une invention réflexive d'intelligibilité, reprenant **l'intention** des *philosophies de l'Unité*, mais allant plus loin qu'elles dans la compréhension réflexive de l'intelligibilité propre au multiple. Cette voie autorise une double

démarche dans l'exposé des preuves réflexives. La première est pour ainsi dire « inductive », constructive et génétique en quelque sorte. Elle consiste à inventorier réflexivement et à analyser tout aussi réflexivement les nécessités constitutives de l'activité consciente et à les organiser en une ontologie cohérente. Cette ontologie nous l'avons dénommée « relationnelle », car effectivement la relationnalité de l'être selon son aspect de perfection y apparaît de façon irrécusable, si du moins la méthode réflexive, proprement philosophique, est respectée. La seconde démarche est plutôt axiomatique et hypothético-déductive. Une fois posée l'hypothèse de la relationnalité de l'être comme une propriété de sa perfection, la démarche consiste à exposer tous les problèmes qui peuvent être résolus par elle, en ontologie, en morale, en logique, en théologie, dans la philosophie de la Nature. La vérité de cette hypothèse se trouve alors confirmée en proportion de sa fécondité, à condition toujours que ces problèmes soient étudiés dans le cadre d'une pensée rigoureusement réflexive.

La méthode réflexive de l'ontologie se situe dans la ligne de la méthode transcendantale kantienne. Elle recherche les conditions *a priori* de possibilité de toute action en tant que telle, non pas au travers des souvenirs de cette action, ou dans les représentations que nous en avons, mais dans son exercice même, toujours déterminé certes, mais quelle que soit sa détermination. Elle est une réflexion de la conscience **en son exercice d'être**, et non un retour introspectif sur ses actes. Quel que soit le procédé d'exposition de la vérité en ontologie, par voie négative ou positive, sous forme déductive ou génétique, c'est au pouvoir réflexif, progressivement affiné et affermi, de la conscience de se saisir en son exercice d'être qu'il appartient de juger en dernier appel de la vérité de l'être. La vérité du discours sur l'être s'apprécie dans l'être de la conscience, parce que là seulement l'être est présent à lui-même aussi parfaitement que cela est possible à l'homme.

*L'adoption d'une ontologie relationnelle est liée à cette méthodologie réflexive stricte. L'ontologie unitaire reste au contraire dépendante d'une méthodologie insuffisante de la pensée philosophique, lorsque celle-ci aliène sa propre intelligibilité au profit d'une connaissance de l'objet ou d'une connaissance « objectivée » d'elle-même. La pensée philosophique stagne dans une ontologie unitaire en proportion de sa subordination à une*

double « objectivité » : *celle de l'expérience sensible et celle du langage* et du fait que la pensée réflexive ne parvient pas à se détacher des formes de la pensée objective, mais se travestit en elle, lorsqu'il s'agit pour la conscience de se comprendre dans l'intelligibilité de son exercice.

Autrement dit, l'ontologie relationnelle requiert une pratique rigoureuse de la réflexion transcendantale. Elle est le fruit mûr d'une méthode purifiée et affinée. L'ontologie unitaire est le fruit, encore vert, d'une réflexion qui n'est pas entièrement libérée de la fascination que l'objet extérieur, en complicité avec le « langage des langues », exerce sur la conscience et de la confusion des méthodes de connaissance qui en résulte : confusion entre la méthode réflexive et la méthode intentionnelle ou objective. Et c'est au niveau de *l'interprétation théologique*, lorsque la formation philosophique n'est pas assez critique et fondée en vérité, même si elle s'inscrit dans une longue *tradition philosophique*, que cette confusion des méthodes est la plus dommageable pour l'homme religieux. Il interprète alors son adhésion de foi et la révélation à laquelle il adhère, non en vertu des exigences constitutives de sa conscience réelle, mais en fonction de sa psychologie religieuse culturelle et souvent passionnelle.

Aussi conviendra-t-il, en *une première partie*, d'étudier cette méthode réflexive pour elle-même et de manière réflexive, tout en attirant constamment l'attention sur ce qui la différencie des autres méthodes de connaissance.

Ensuite il faudra l'appliquer, en *une deuxième partie*, à l'expérience de l'être, pour en dégager ses lois ; lois qui, pour un être conscient et libre, seront reconnues aussi comme les lois de sa liberté, après nous être apparues d'abord comme les lois de sa pensée.

Enfin, dans *une troisième partie*, ces lois du Réel et de l'être de l'homme, lois de sa pensée et de sa liberté, nous permettront de déployer l'intelligibilité spécifique de l'être-pour-l'au-delà de notre expérience présente, et de percevoir le sens dont cet « au-delà » marque de son emprise notre Histoire présente, dans la personne de Jésus face à l'idéal de sainteté de l'éthique juive.

Ainsi, au moins pour notre satisfaction personnelle, peut-être aussi pour le bénéfice de quelques-uns de nos lecteurs, et comme aide toujours offerte à ceux qui cherchent à enrichir le sens de leur vie, nous aurons pu, sur la base d'une ontologie relationnelle, accorder en une certaine cohérence et harmonie, l'*être*, le *savoir*, le *devoir* et le *croire*, pour cette *histoire présente* et dans la visée de *l'Avenir de tous nos avènements*, dans la visée du grand Avenir que pour *l'Homme, familial de nature*, la mort ouvre en cette temporalité présente.

\* \* \*

Pour accéder au texte dont vous avez ici la table des matières, guidez le moteur de recherche en tapant : <Penser Dieu et son œuvre>. La page d'accueil de mon site vous permettra de trouver le texte que vous cherchez.

Bonne lecture !

\* \* \*

Joseph Duponcheele : docteur en philosophie

Contact par email : <[penser-dieu-et-son-oeuvre@orange.fr](mailto:penser-dieu-et-son-oeuvre@orange.fr)>